



HAL
open science

L'Omelette : une obsession romantique en voyage

Nathalie Solomon

► **To cite this version:**

Nathalie Solomon. L'Omelette: une obsession romantique en voyage. Françoise Mignon, Michel Adroher. Chaire, chair et bonne chère, en hommage à Paul Bretel, PUP, 2014. hal-02460007

HAL Id: hal-02460007

<https://univ-perp.hal.science/hal-02460007v1>

Submitted on 13 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'Omelette : une obsession romantique en voyage

*Qui n'a goûté l'omelette
Au cèpe, à la ciboulette
Du succulent Père Paul
La langue au palais lui colle!*
(Proverbe du Moulin à Vent)

L'attachement à la vie quotidienne est une question épineuse des voyages romantiques, qui oscillent bien souvent entre une relation poétisée du monde et la volonté de rendre compte des pays que l'on traverse. On pourrait assez facilement établir une typologie des relations de voyage de la première partie du XIX^e siècle en se demandant qui se passionne pour les conditions matérielles du voyage et qui affecte de les négliger. À vrai dire, personne, parmi les grands voyageurs littéraires de l'époque, ne laisse la question complètement de côté ; Chateaubriand lui-même, qui ne sépare jamais de son Homère en Grèce ni de son Virgile en Italie et semble avant tout intéressé par les traces du passé, fait souvent part à son lecteur de mésaventures bien réelles et d'expériences contingentes. Certains touristes font cependant partager ces réalités avec beaucoup plus d'enthousiasme et de conviction que leur illustre prédécesseur, donnant au corps du voyageur une importance décisive. C'est chez ceux-là que la question des repas est volontiers cruciale, omniprésente et parfois douloureuse.

Il s'agit donc de savoir si on va trouver à manger, mais aussi ce qu'on va être contraint d'avalier, éloigné que l'on est des plaisirs raffinés des bonnes tables parisiennes : sans cesse, la pénurie menace, et se fait sentir la cruauté des coutumes alimentaires locales. Or on constate assez vite, en parcourant les récits, que l'aliment universel, nécessaire et banal, depuis la Bretagne jusqu'à l'Orient, sont les œufs, que l'on trouve partout, que l'on consomme avec gaieté ou résignation selon les goûts et les circonstances. C'est ainsi que nos voyageurs se transforment régulièrement en chasseurs d'omelette, leur appétit obtenant souvent la préséance sur la curiosité ; prise au sérieux ou matière à des épisodes cocasse, l'omelette est une compagne inaltérable et obstinée du romantique en voyage.

En dépit du caractère insignifiant de ce qui apparaît comme un détail du texte et passe souvent inaperçu, il est peut-être utile alors de se demander ce que cet élément sans grande portée symbolique nous dit des grands départs du XIX^e siècle, au-delà des rêves d'aventures et d'exotisme, loin des émerveillements espérés et du souffle poétique attendus des héritiers de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*. On peut espérer que ce motif mineur saura éclairer le lecteur attentif sur l'inspiration du touriste romantique comme sur les conditions de son périple. Ou plutôt sur ce qu'il consent à dévoiler de ces conditions, sur l'accent qu'il désire donner au récit, sur l'idée qu'il veut que l'on s'en fasse. Et peut-être qu'alors s'affinera une nouvelle taxinomie du voyage romantique : avec ou sans omelette, telle est la question...

« nous demandâmes qu'au moins elle fût au lard¹ »

La vérité oblige à dire que le plat n'a pas d'ordinaire très bonne presse chez les plus affamés des visiteurs : on mange des œufs en général, et une omelette en particulier quand on n'a vraiment rien d'autre à se mettre sous la dent. Les œufs sont l'emblème de la disette, le substitut d'une nourriture plus substantielle. Quand Gautier, toujours soucieux de ce qu'il aura dans son assiette, veut souligner que « la cuisine n'est pas le côté brillant de l'Espagne », il évoque dans un soupir résigné « l'inévitable *tortilla* aux tomates² » à laquelle on ne peut échapper sous peine de repartir, comme Flaubert et du Camp « l'estomac creux et l'appétit aux dents³ ». Même chez Hugo, le prix de l'œuf n'est rien d'autre que la mesure de la filouterie de

¹ Maxime du Camp, *Par les champs et par les grèves*, Paris, éditions François Bourin, 2011, p.260.

² Gautier, *Voyage en Espagne* Paris, Gallimard, « Folio », 1981, p.181.

³ Maxime du Camp, *Par les champs et par les grèves*, *op.cit.*, p.121.

l'aubergiste⁴, et Stendhal, qui évoque très rarement les aspects matériels du voyage et quasiment jamais les plus triviaux, en appelle, quand il monte au Vésuve, au « talent de Mme Radcliffe pour décrire la vue dont on jouit en mangeant l'omelette apprêtée par l'ermite⁵ ». Il s'agit d'une denrée que l'on consomme par défaut, choisie pour suggérer un repas qui n'aurait rien de remarquable, le menu insipide par excellence, qui a cependant le mérite d'exister. C'est ainsi avec résignation que Flaubert évoque sans grande tendresse les « re-éternels œufs durs du voyage⁶ ». L'omelette est pour celui qui visite les lointains le signe du renoncement au confort de la vie ordinaire, la preuve qu'il consent à se détacher du sensible pour se consacrer à ce qui est pleinement important. Elle signifie en creux la discrète manifestation de l'abandon au pays, et marque le désir de s'oublier soi-même, ses désirs et ses besoins, pour vivre une expérience qui dépasserait les satisfactions matérielles.

Les œufs sont donc ce que l'on consomme faute de mieux, mais à contrecœur, quitte à menacer dans un moment de désespoir gastronomique de pousser « les cris les plus aigus et les plus attendrissants, déclarant que nous mettrions le feu à la maison pour faire rôtir l'hôtesse elle-même à défaut d'autre nourriture⁷ ». Cette boutade typique de la manière de Gautier atteste de ce que, sur le plan littéraire, la présence d'œufs augure d'un ton plaisant, qui tire le périple vers le prosaïque et le récit vers le badinage, parce que la trivialité de la vie quotidienne est naturellement l'occasion de peindre des scènes bouffonnes : puisque l'œuf est le comestible neutre par excellence, une sorte de non-aliment, sa présence exclusive ou quasi telle est révélatrice de la carence hôtelière, d'où sa puissance comique. Quand le voyageur consent à évoquer ses besoins alimentaires, quand il met en scène son corps en dehors de circonstances héroïques ou périlleuses, c'est que le récit incline au moins ponctuellement vers le cocasse.

S'il n'y a aucune omelette chez Chateaubriand – dans l'*Itinéraire* comme dans les *Mémoires d'outre-tombe* –, si l'on n'en trouve presque pas dans les voyages italiens de Stendhal, aucune dans le *Voyage en Orient* de Nerval ou celui de Lamartine, on serait tenté d'y voir la confirmation d'un effet de tonalité : ces grands récits de l'époque, même quand ils font preuve de beaucoup d'humour comme celui de Nerval, font rarement usage d'une matière triviale ou apoétique. L'omelette est au contraire le signe qu'on met le récit à distance, qu'on pastiche le genre, qu'on traite la relation de voyage comme un exercice de style soumis à des modulations d'accent ; on la trouve chez ceux qui passent de l'enthousiasme poétique au prosaïque goguenard ou jovial, voire à l'obscénité comme Flaubert. Sa présence dans les textes est le signe, non seulement qu'on ne craint pas de passer par le réel, mais encore que le récit de voyage n'échappe pas à l'autodérision, comme genre et comme exercice littéraire. Ce n'est donc pas un hasard si l'omelette est surtout l'apanage de Gautier et de Dumas, deux des voyageurs les plus farceurs de l'époque – et certainement les mangeurs les plus enthousiastes : il faut lire avec quelle bonne humeur Dumas détaille les maladroitesses tentatives des aubergistes pour masquer l'indigence de leur carte, lorsque le rôti arrive « flanqué de quatre plats, le premier contenant une omelette, le second des œufs frits, le troisième des œufs sur le plat et le quatrième des œufs brouillés⁸ ». On connaît le goût de l'auteur du *Grand dictionnaire de la cuisine* pour la gastronomie sous toutes ses formes, c'est dire si son rapport à l'omelette est critique lors de voyages où il doit souvent se contenter de quelques œufs pour rassasier son féroce appétit : on va voir du reste que ses relations avec cette spécialité subissent des variations remarquables, jusqu'à des épisodes particulièrement exaltés.

On connaît par ailleurs l'importance du motif de l'auberge dans le récit de voyage du XIX^e siècle. Il reste à signaler à quel point cette thématique se trouve naturellement associée à celle de l'omelette, en particulier dans les nombreux cas où le voyageur tombe sur une

⁴ Hugo, *Le Rhin, lettres à un ami*, Paris, François Bourin, « Le Voyage littéraire », 2011, p.37.

⁵ Stendhal, *Rome, Naples et Florence*, édition de Pierre Brunel, Paris, Gallimard, « Folio », 1987, p.327.

⁶ Flaubert Gustave, *Voyage en Orient*, édition de Claudine Gothot-Mersch, Paris, Gallimard, « Folio », 2006, p.403.

⁷ Gautier, *Voyage en Espagne, op. cit.*, p.238

⁸ Dumas, *Voyage en Suisse*, édition de Claude Schopp, Paris, Hermann, 2005, p.361.

malencontreuse gargote : l'inconfort est le prix à payer pour le voyage, on dort aussi mal que l'on mange, on a affaire à des tenanciers voleurs, voire inquiétants. Dans ces conditions, on comprend qu'on mange des omelettes parce qu'il faut bien se nourrir, de la même façon qu'on est obligé de passer la nuit dans des lieux infects, à fuir dès que possible. Résigné à fréquenter ces établissements malpropres, qui font du voyageur la proie des puces et la victime de voisinages déplaisants, on n'a souvent pas d'autre choix que d'absorber ce plat au mieux sans intérêt, au pire...

« omelette chevelue⁹ »

C'est que l'omelette est parfois, dans les textes les plus malicieux, le symptôme suprême de l'inconfort du malheureux explorateur. Celle qu'on mange faute de mieux est un miroir de l'état du pays : une « détestable omelette » précède un « épouvantable lit¹⁰ », et signe la qualité déplorable de l'auberge. Chez Gautier, dont l'épreuve prend des aspects aussi effroyables que désopilants, le souvenir de l'omelette espagnole plane sur tous les voyages ultérieurs et acquiert la dignité d'étalon de l'horreur gastronomique : c'est à elle qu'on se réfère quand il s'agit de donner la mesure de l'abomination des repas constantinois par exemple¹¹. Le narrateur du *Voyage en Espagne* est le grand spécialiste de l'omelette horrifique, de l'omelette de cauchemar, quand Dumas¹² considère, au pire, que douze œufs et un canard sont une nourriture insuffisante « pour trois mâchoires aussi menaçantes » que celles de ses compagnons de voyage et les siennes¹³. À Gautier la thématique donne l'occasion d'amuser son lecteur et de faire de la littérature avec ce qui s'offre de plus repoussant à son regard et à son palais. Sous sa plume, les réalités les moins poétiques prennent une dimension épique, et les plats désastreux relèvent d'une matière fabuleuse. Modeste, atroce ou négligeable, l'omelette est un champ d'expérimentation propice à l'exercice préféré du plus romantique des romantiques : faire de la littérature avec ce qui n'en est pas. Typique de l'exotisme local, le plat épouvantable est espéré par le lecteur avec une délectation toute particulière, et la piteuse omelette permet d'en faire la brillante démonstration.

Elle fait donc partie de la mythologie de l'auberge espagnole caractéristique de l'imaginaire du pays et prend une part non négligeable dans les fantasmes qu'on nourrit à son endroit :

Nous n'avions pas encore tâté de l'auberge espagnole ; les descriptions *picaresques* et fourmillantes de *Don Quichotte* et de *Lazarille de Tormes* nous revenaient en mémoire, et tout le corps nous démangeait rien que d'y songer. Nous nous attendions à des omelettes ornées de cheveux mérovingiens, entremêlées de plumes et de pattes, à des quartiers de lard rance avec toutes leurs soies, également propres à faire la soupe et à brosser les souliers, à du vin dans des outres de bouc, comme celles que le bon chevalier de la Manche tailladait si furieusement, et même nous nous attendions à rien du tout, ce qui est bien pis, et nous tremblions de n'avoir rien autre chose à prendre que le frais du soir, et de souper, comme le valeureux don Sanche, d'un air de mandoline tout sec¹⁴.

Il n'est pas accessoire que cette précoce apparition de l'omelette – le voyage commence à peine à cet endroit du livre – s'accompagne immédiatement de références littéraires qui font avant tout de l'Espagne un pays rêvé. C'est tout naturellement que l'exagération comique

⁹ Gautier, *Constantinople*, édition de Sarga Moussa, Paris, la Boîte à Documents, 1990, p.114.

¹⁰ Flaubert, *Par les champs et par les grèves*, *op.cit.*, p.227.

¹¹ Gautier, *Constantinople*, p.114-115.

¹² Il lui consacre par exemple une longue entrée dans son *Grand Dictionnaire de cuisine*, Paris, A. Lemerre, 1873, p.772-778.

¹³ Dumas, *En Russie*, Paris, éditions François Bourin, 1989, p.436.

¹⁴ Gautier, *Voyage en Espagne*, *op. cit.*, p.49

amène à évoquer le burlesque du *Don Quichotte*, dont la figure hante de bout en bout le récit de Gautier, en particulier dans les moments les plus cocassement épouvantables pour les voyageurs. Repoussoir facile et amusant, l'omelette espagnole devient ainsi l'emblème de tout ce que le voyage exige de sacrifices de la part de celui qui ne jouit des beautés du pays et des sensations uniques qu'il procure qu'au prix d'un inconfort épouvantable. Elle est aussi un de ces nombreux éléments qui donnent lieu à exercices et variations sur un thème que suscite le genre. C'est en effet une caractéristique des voyages de Gautier que de rendre poétiques des éléments peu susceptibles de distinction stylistique : l'omelette abominable fait rire, elle est aussi la preuve que l'écriture de Gautier transforme l'expérience fâcheuse et grotesque en un morceau littéraire de choix. À cet égard, elles constituent presque toujours des moments exceptionnels, et le texte compense très largement le réel. En forçant les choses au noir, en donnant une version comique du repas d'auberge et en faisant surtout de la banale omelette une abomination divertissante, Gautier se montre digne de son ambition toujours réaffirmée de rendre, par l'écriture, le monde plus grand que nature.

« Les dames la mangèrent jusqu'au dernier morceau¹⁵ »

Ce qui amène poser la question à l'envers : à l'occasion emblème hyperbolique d'une monstruosité culinaire, l'omelette peut-elle aussi devenir un objet d'admiration ? Si le lecteur est souvent invité à partager l'expérience de la faim avec le narrateur, il s'agit de voir si le texte peut aussi lui ouvrir l'appétit. La chose est plus rare, et sans doute plus difficile à réaliser, parce qu'on parle d'abord d'omelette pour désigner le rien, le dérisoire, l'insignifiant ou la médiocrité. C'est donc en tant qu'elle incarne l'indigence gastronomique que la transformation de l'omelette en merveille devient un enjeu de l'écriture des voyages : objet de désir pour celui qui meurt de faim, elle peut devenir véritablement belle pour le voyageur qui, le ventre creux, voit « blondir, sous un rayon de soleil qui [descend] par la cheminée, une magnifique omelette destinée au dîner de la troupe » et constate avec la tristesse de l'élégie amoureuse que la belle est « trop bien gardée pour pouvoir être enlevée¹⁶ ». Gautier élève d'autre part le modeste comestible à la dignité de métaphore quand il évoque des « omelettes de soleils¹⁷ » à propos des merveilles hyperboliques de l'Orient : le mot n'appartient pas exclusivement au registre prosaïque et utilitaire, et peut revêtir des formes bien plus séduisantes sous la plume du poète.

Ce que s'emploie à montrer Dumas, grand dévoreur, et surtout cuisinier conquérant, qui, de voyage en voyage, ne cesse de transformer la piètre perspective alimentaire dont menace l'insuffisance des provisions, en un chef-d'œuvre culinaire qui signe son génie. Les aubergistes et autres maîtres queux locaux ne sauraient se hisser à la hauteur du véritable amateur, celui qui ne permet pas « qu'un cuisinier russe, et, de plus, moine, circonstance des plus aggravantes, mît la main sur [ses] trésors¹⁸ » : œufs, beurre ou poisson. Certains des plus grands moments des voyages dumasiens tournent ainsi autour de la confection d'omelettes susceptibles, quand elles sont apprêtées avec l'art requis, de devenir un mets de choix, et dont le voyageur se montre aussi fier que de ses succès littéraires.

Il arrive très souvent que certains épisodes des voyages de Dumas soient construits autour d'un événement qui donne une importance considérable à des circonstances anodines du périple. C'est l'occasion de rendre compte de manière divertissante de ce qui prendra, par la grâce de cette écriture de la futilité, une dimension inattendue. Dans le chapitre XXVII du *Voyage en Suisse*, divers convives étant réunis par le hasard autour d'une table d'auberge, voient arriver un plat ressemblant de manière inquiétante à un nouveau-né. La nouvelle rassurante qu'il s'agit seulement d'une marmotte ne produit pas cependant un enthousiasme démesuré. La seule autre possibilité pour ne pas mourir de faim se trouve dans la confection

¹⁵ Dumas, *Voyage en Suisse*, op.cit., p.266.

¹⁶ Gautier, *Voyage en Espagne*, op.cit., p.242.

¹⁷ Gautier, *Constantinople*, op.cit., p.246.

¹⁸ Dumas, *En Russie*, op.cit., p.491.

d'une omelette, et ils se résignent à ce pis-aller. Le narrateur tient alors à savoir si la fille d'auberge sait cuisiner la chose, car, affirme-t-il à la grande surprise de ses compagnons, ce mets « est à la cuisine ce que le sonnet est à la poésie¹⁹ ». Le résultat des efforts de la cuisinière arrive, on s'en doute, sous la forme d'une « espèce de galette plate et dure qui couvrait toute la superficie d'un énorme plat²⁰ » immangeable. Suit un épisode héroïque où, prenant les choses en main, le narrateur confectionne l'omelette parfaite, avant de décliner modestement son identité devant l'assemblée stupéfaite de découvrir dans son sauveur le célèbre auteur d'*Antony*. Ce réjouissant épisode est construit de manière à ménager une tension dramatique d'autant plus efficace que son prétexte en est plus ténu : matière à un morceau de bravoure étourdissant, ressort à la fois comique et épique du récit, l'omelette se trouve provisoirement hissée à la hauteur de l'œuvre littéraire dans la biographie de Dumas, et on ne sait quelle preuve de modestie est la plus éclatante, de celle du dramaturge voyageant incognito, ou de celle du cuisinier de génie dissimulé parmi les convives ordinaires.

On l'a compris, Dumas écrivain et voyageur ne manque jamais une occasion de proclamer le caractère quasi sacré de l'omelette quand celle-ci consacre le talent du cuisinier : un chapitre du *Speronare*, le récit de son voyage en Sicile, met à son tour en scène un orfèvre en la matière, comte allemand, qui, horrifié par les pratiques déplorables du cuisinier du couvent où il est reçu, tente d'y mettre bon ordre :

- Eh bien ! eh bien ! Qu'est-ce que tu fais donc ? s'écria le comte.
- Comment, qu'est-ce que je fais ? demanda le cuisinier.
- Foui, qu'est-ce que tu fais ? je te le temante.
- Je mets du sel dans l'omelette.
- Mais, malheureux, on ne met pas de sel dans l'omelette. On met du sucre et des confitures, de pommes confitures de groseilles.
- Allons donc, reprit le cuisinier en essayant de lui arracher le vase des mains.
- Non pas ! non pas ! dit le comte, c'est moi qui la ferai l'omelette ; donne moi tes confitures.
- Ah ! dit le cuisinier en s'échauffant, nous allons voir un peu qui est-ce qui est le maître ici²¹.

Il faut rien moins que l'intervention du supérieur du couvent pour apaiser la querelle, et laisser le comte triomphant en charge de l'opération.

Ces deux entreprises gastronomiques accusent le rôle des questions matérielles dans les récits de voyage de l'époque romantique : élément de tonalité, elles permettent de donner des scènes plaisantes ou comiques ; elles sont moins une garantie de véracité que le signe de ce que le narrateur veut faire du voyage. Chez Dumas comme chez Gautier, l'attention portée à la nourriture en général et à la présence de l'omelette en particulier indique la façon dont ils entendent être lus. Cet exercice si difficile auquel tant d'écrivains s'essayaient et qui s'élabore, dans cette première partie du siècle, à l'ombre de l'*Itinéraire* de Chateaubriand, cette performance littéraire délicate qui consiste à naviguer entre poncifs et renouvellement, les plus audacieux des romantiques la réalisent en transformant le quotidien du voyageur en une aventure de tous les moments, dont les plus humbles circonstances prennent une dimension littéraire inédite.

Ce que désignent la présence et l'usage de l'omelette, dans ces conditions, va bien au-delà de la plaisanterie ou de l'attention portée aux petites circonstances de la vie quotidienne : il s'agit d'une véritable poétique du récit, d'une manifestation de liberté et d'impertinence à l'égard du genre, des prédécesseurs et des contemporains. La présence de l'omelette, son

¹⁹ Dumas, *Voyage en Suisse*, op.cit., p.265.

²⁰ *Id.*

²¹ Dumas, *Le Speronare* Paris, Desjonquères, 1988, p.137-138.

traitement et les réflexions qu'elle suscite se révèlent un indice sûr du type de récit auquel on a affaire, elle signe son originalité et la volonté de son auteur de faire du nouveau avec de l'ancien – comme le comte de Weder renouvelant la recette de l'omelette avec ses confitures. Objet négligeable, facile à méconnaître, l'omelette est un baromètre important du récit de voyage romantique, dont la saveur accompagne obstinément le lecteur diligent.

Nathalie Solomon